

## Chapitre 2

# LA DEUXIÈME CHAÎNE DU SAVOIR : LE MONDE ARABO-MUSULMAN

Au VII<sup>e</sup> siècle, deux cents ans après l'invasion de l'Empire romain d'Occident par les tribus barbares, c'est au tour de l'Empire romain d'Orient de subir une autre invasion, celle de l'Islam.

Jaillissant de la presqu'île arabique, les Arabes se trouvèrent ainsi au contact de civilisations de haute tradition dont ils surent assimiler les cultures. Ils récupérèrent Aristote et la science grecque pour produire une nouvelle ère de civilisation, avec l'arabe comme langue. Après deux siècles de cheminement souterrain, le fleuve du savoir réapparût, arabo-musulman cette fois, et inaugure la deuxième chaîne du savoir.

Le prophète Mahomet, né à La Mecque vers 571, fonde une nouvelle religion monothéiste qui se veut dans la continuité des deux autres religions du Livre. Contrairement au christianisme qui a connu trois siècles de martyre avant de devenir une religion d'État, l'islam s'installe d'emblée en religion dominante.

Mahomet incarne deux personnages : le Prophète porteur d'un message religieux, comme le Christ ; et le bâtisseur d'empire, comme Charlemagne. Dans une ascension fulgurante, le peuple d'Arabie, le moins développé de la région, balaye les deux empires les plus puissants de l'époque, l'Empire byzantin et l'Empire perse sassanide et finit par occuper, en moins d'un siècle, un espace géographique qui s'étend de l'Indus à la Loire.

L'invasion musulmane a en commun avec les invasions barbares le faible nombre de ses guerriers par rapport aux peuples conquis. Pour le reste, les différences sont importantes. Les Barbares se sont convertis à la religion des peuples gallo-romains : les Goths ont abandonné l'arianisme et les Francs païens se sont convertis au catholicisme. L'invasion arabe, elle, a imposé l'islam aux païens par la force et, si elle a toléré les gens du Livre, chrétiens et juifs, elle les a poussés à se convertir par le mécanisme de la *ghisias*, un impôt obligatoire pour garder sa religion qui entraîne des conversions massives à l'islam.

L'autre grande différence est la langue. Alors que les peuples barbares germaniques avaient adopté le latin, l'islam, lui, a imposé l'arabe aux peuples conquis, à la place du berbère, du syriaque et du copte, relégués au rang de langues liturgiques. Ce phénomène marque une rupture dans l'histoire du Proche-Orient, doté désormais d'une langue, d'une religion et d'une conception du monde nouvelles.

En envahissant l'Égypte, le Moyen-Orient et la Perse, les Arabes récupèrent la majeure partie des bibliothèques grecques, dont celle d'Alexandrie, et les centres syriaques où existait une tradition de traduction. Leur science s'inscrit ainsi dans la continuité du monde gréco-romain.

Contrairement aux Barbares qui ont gelé le cours de la civilisation en Occident pour un long Moyen-Âge, l'Islam a fondé la brillante civilisation arabomusulmane, florissante du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, dans laquelle se développèrent la science et la médecine.

## **Les conditions qui ont favorisé le développement de la science et de la médecine arabes**

Dans le territoire unifié par la conquête arabe, un savant pouvait se déplacer sans contrainte de Saragosse à Samarcande, passer d'une école à une autre, visiter les grands maîtres, sans obstacle ni contrainte. D'un bout à l'autre de ce vaste territoire, les savants parlaient la même langue, l'arabe, imposé comme langue unique de l'administration sous le règne d'Abd al-Malik (685-705), favorisant ainsi les échanges.

La frontière historique entre Byzance et la Perse, marquée par le Tigre et l'Euphrate, avait été effacée et, pour la première fois depuis Alexandre le Grand, l'Égypte, le Croissant fertile, la Perse et l'Inde se trouvaient réunis. La « Pax arabica » permit la libre circulation des marchandises, des hommes et des idées sur les routes d'un territoire devenu la plaque tournante du commerce international, entre la Chine et l'Inde d'une part, et l'Europe occidentale d'autre part. Dans ce brassage fertile, des villes ont émergé qui étaient autant de lieux de rencontre et de développement de la vie intellectuelle et des sciences.

Un facteur primordial a accéléré l'essor du savoir : l'introduction de la fabrication du papier par les prisonniers chinois de la guerre de 751. D'une portée

aussi importante que plus tard la découverte de l'imprimerie au XV<sup>e</sup> siècle, elle a permis la diffusion rapide des travaux et le développement des échanges entre érudits. Des questions philosophiques et scientifiques se débattaient entre savants très éloignés géographiquement. À la fin du xe siècle par exemple, al-Bîrunî (mort en 1048) mena par correspondance un débat scientifique avec Ibn Sina (mort en 1037).

Cependant – comme nous l'avons déjà dit – la science a besoin d'un commanditaire, d'un prince à l'image de Ptolémée Sôter, capable de concevoir une politique, d'attirer les hommes de science et de les faire travailler ensemble.

Dans le monde musulman, ce rôle a été tenu par les premiers califes abbassides (750), à l'origine de l'âge d'or de la science arabe. Il a donc fallu attendre un siècle et demi après la mort du Prophète pour voir surgir les premiers écrits scientifiques.

En 750, la révolte contre les Omeyyades porte au pouvoir à Damas un descendant de la famille de Mahomet, Abu al-Abbas, fondateur de la dynastie des Abbassides. Son successeur al-Mansur (754-775) et al-Mahdî fils de celui-ci sont les véritables initiateurs du mouvement de traduction de la science grecque vers l'arabe. Voulant une capitale de l'empire plus proche du monde perse, Al-Mansur fonde Bagdad, qui remplace Damas. Fortement imprégnée de culture sassanide, l'élite perse dominait la haute administration abbasside. Elle était familiarisée avec la traduction de la science grecque et connaissait la supériorité de la médecine grecque pratiquée par les Syriaques.

Dans le but de contrôler le débat religieux, le calife instaure la primauté de la rationalité. Plus question de laisser aux religieux la liberté de formuler et d'imposer leurs positions dogmatiques. Plus question de laisser d'hypothétiques chefs asseoir leur autorité sur les masses en martelant une thématique religieuse. Le but était de renforcer le prestige religieux et par conséquent politique du calife et d'en faire le héraut de la cause musulmane. La méthode de la discussion et de la raison prend donc naturellement le pas sur l'aveuglement religieux.

Le calife al-Mahdî, successeur d'al-Mansur, confronté au développement des hérésies, est le premier à recourir à la dialectique (le *jadal* ou art du débat) pour argumenter contre les hérétiques. Il commande au patriarche nestorien Timothée I<sup>er</sup> la traduction des *Topiques* d'Aristote, qui enseignent les règles de la dialectique.

Le petit-fils d'al-Mahdî, le calife al-Ma'moun, fils d'Haroun al-Rachid, continue sur cette voie. De mère persane, il était très imprégné de culture sassanide. Al-Ma'moun trouve dans le courant rationaliste mutazilite, rodé à la dialectique,

l'appui nécessaire à sa posture rationnelle. Pour valoriser la rationalité, la propagande d'al-Ma'moun, propage la rumeur d'un rêve où Aristote incitait le calife à suivre la raison : « J'ai vu dans mon rêve un homme assis dans une assemblée. Intimidé et impressionné, j'ai demandé : "Qui est-ce ?" On me répondit : "Aristote, le philosophe." Je lui ai posé une question : "Qu'est-ce que le bien ?" Il me répondit : "Ce qui est bien selon la raison...<sup>36</sup>».

Al-Ma'moun citait en exemple le cas de l'ennemi byzantin, tombé dans la décadence pour avoir refusé la science et la rationalité grecques au profit du christianisme et d'autres croyances irrationnelles... Cette méfiance à l'égard des religieux était en germe, six siècles plus tôt, dans le testament d'Ardéchir<sup>37</sup>, le fondateur de la dynastie sassanide.

Dans ce climat intellectuel nouveau, il n'y avait plus de place pour une médecine chamanique basée sur la croyance et la superstition et le terroir était prêt pour une médecine rationnelle, dans l'esprit de la médecine grecque.

---

36. Ibn Abi Usaybia, *Uyun al-Anba' fi Tabaqât al-Atibba*, Dar al-Thakafa, Beyrouth, 1987, p. 143. Il existe une autre version selon laquelle al-Mamoun a vu en rêve un homme blanc au large front, les sourcils froncés, chauve, d'aspect avenant, assis sur son lit. Al-Mamoun dit : « Sa présence inspirait le respect. Je lui ai dit : Qui es-tu ? Il m'a répondu : Aristote. Heureux de le rencontrer je lui ai dit : Ô sage, est-ce que je peux te poser des questions ? Il m'a répondu : Faites. Je lui ai dit : Qu'est-ce que le bien ? Il me répondit : Ce qui est bien selon la raison. J'ai dit : Et après ? Il a répondu : Ce qui est bien selon la loi. J'ai dit : Et après ? Il a répondu : Ce qui est bien selon l'opinion publique. J'ai dit : Et après ? Il m'a répondu : Il n'y a pas d'après. » Ibn al Nadim, Mohammad ben Es'haq, *Kitab al-Fihrist*, 987, Marvi Offset Print-ing, Teheran, 1973, p. 303.

37. L'origine de cette méfiance d'al-Ma'mun envers les religieux est à rechercher six siècles plus tôt dans le testament d'Ardéchir I<sup>er</sup>, fondateur de la dynastie sassanide, qui régna de 224 à 242. Ardéchir donne le conseil suivant à ses successeurs : « Sachez que l'autorité royale et la religion sont deux sœurs qui sont en accord parfait l'une avec l'autre. Aucune d'elles ne peut subsister sans l'autre, car la religion est la fondation de l'autorité royale et, par la suite l'autorité royale devient la gardienne de la religion. L'autorité royale ne peut rien sans sa fondation, et la religion ne peut rien sans son gardien, parce que ce qui n'a pas de gardien se perd et ce qui n'a pas de fondation s'effondre. La première chose que je crains pour vous est que des gens de basse condition vous surpassent dans l'étude de la religion, son interprétation et son apprentissage, et que votre confiance dans le pouvoir de l'autorité royale vous conduise à les sous-estimer. Ainsi, il se formera en matière de religion des directions clandestines parmi les sujets des classes inférieures et la canaille des roturiers que vous avez traités un jour injustement et durement, que vous aviez dépossédés, intimidés et humiliés. Sachez qu'il ne peut jamais coexister dans le même État un chef religieux clandestin et un chef politique déclaré sans que le chef religieux n'usurpe le pouvoir du chef politique, parce que la religion est la fondation, et l'autorité royale le pilier, et celui qui contrôle la fondation est en meilleure position de contrôle que celui qui contrôle le pilier. » Tiré de Gutas Dimitri, *Pensée grecque, culture arabe*, Aubier, 2005, p. 134.

## La médecine arabo-musulmane

La médecine arabo-musulmane n'est plus la médecine chamanique qui existait au temps du Prophète. Science rationnelle héritée du monde grec, fondée sur l'observation clinique, elle couvre une période allant du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle et s'inspire essentiellement de trois grands médecins grecs : Hippocrate, Galien et Dioscoride, très suivis à Alexandrie, dans le monde syriaque et en Perse, désormais occupés par l'Islam.

Les compilations en grec de Galien et d'Aristote étaient conservées à Alexandrie. Chez les Syriaques, Sergius de Ras al-Ayn avait traduit, au VI<sup>e</sup> siècle, les *Seize livres de Galien* en syriaque, ainsi que de nombreuses œuvres d'Hippocrate et de Galien.

Quant à la Perse, elle initie les Arabes à la traduction des livres grecs et leur fournit nombre de médecins et de savants, la plupart venus de l'école de Gundishapur.

Cette médecine arabo-musulmane n'était ni exclusivement arabe, puisque son influence s'exerçait de l'Espagne à l'Asie centrale, ni exclusivement musulmane, puisqu'elle regroupait des médecins appartenant aux trois religions monothéistes. Elle est qualifiée d'arabo-musulmane car elle s'est développée dans l'espace géographique sous juridiction arabo-musulmane.

Les Arabes ne se sont pas limités à transmettre l'héritage grec, ils l'ont enrichi par des apports personnels et l'ont ouvert à d'autres influences.

On doit à la médecine arabe non seulement de nombreuses descriptions cliniques, des techniques chirurgicales et un enrichissement de la pharmacopée, mais aussi une nouveauté majeure : le concept de l'hôpital moderne.

Nombre d'idées fausses, issues de ce corpus antique, ont été corrigées par les médecins arabes. Ibn al-Nafis rectifie l'erreur de Galien sur la perméabilité du septum interventriculaire et décrit la petite circulation sanguine. Ibn al-Haytham (Alhazen), prenant le contre-pied de ses prédécesseurs en optique, affirme que la vision résulte de la lumière réfléchiée par les objets qui imprime l'œil, et non l'inverse, comme on le pensait jusque-là. Ibn al-Latif précise que le maxillaire inférieur est formé d'un seul os, corrigeant les anatomistes antérieurs pour qui le maxillaire inférieur était formé de deux os étroitement assemblés. Ibn al-Baytar enrichit la pharmacopée par la description de trois cents nouvelles plantes.

De plus, les Arabes ont transmis à l'Occident la vision grecque de la santé fondée sur l'hygiène d'une vie régulière, sans excès, respectueuses des principes de la diététique – vision reprise et développée plus tard par l'école de Salerne.

Nos sources sur la médecine arabe proviennent de trois historiens des sciences: Ibn al-Nadim (mort en 987) a dressé, dans son ouvrage *al-Fahrastr*, le catalogue de tous les livres qu'il a possédés. Al-Kofty (1172-1248) a publié le *Livre de l'histoire des savants*. Enfin, Ibn Ussaybia (1200-1270), lui-même médecin, a repris les ouvrages des deux auteurs précités, augmentés des biographies de médecins contemporains – à l'exception notable du plus prestigieux d'entre eux, son ami Ibn al-Nafis !

### ***L'hôpital arabe***

Le principal legs, et le plus durable, de la médecine arabe reste l'hôpital. Alors qu'en Occident, les hôtels-Dieu étaient des sortes d'asiles pour les pauvres, les affamés et les malades, dans un esprit de charité chrétienne, l'hôpital arabe, déjà proche de nos établissements modernes, était médicalisé et comportait un enseignement clinique au lit du malade.

Le premier *bîmâristân* (« maison des malades », du persan *bîmar*, malade, et *istan*, lieu) a été fondé sous le règne d'Haroun al-Rachid (786-809) à Bagdad, mais il faut attendre le XI<sup>e</sup> siècle et l'invasion turque seldjoukide pour voir se multiplier les hôpitaux au Proche-Orient.

Le sultan seldjoukide Nur al-Din fonde le célèbre « al-Nuri » à Damas (actuellement musée de l'histoire de la médecine et des sciences) après sa conquête de la ville en 1154.



*Bîmâristân*

Le sultan mamelouk al-Mansur Qalawun construit au Caire, en 1285, l'hôpital al-Mansuri, qui existe toujours. Nous connaissons l'organisation hospitalière par le livre d'Ibn Ali al-Bayan al-Israïli (mort en 1240). Comme aujourd'hui, l'hôpital regroupait les services de chirurgie, d'obstétrique et d'ophtalmologie, une pharmacie et même, dans certains cas, un département de psychiatrie. Le personnel travaillait sous l'autorité d'un médecin-chef. Les médecins étaient installés en ville et venaient soigner les malades à l'hôpital.

Les hôpitaux étaient financés par le *waqf*, système de donation inspiré de l'un des préceptes de l'islam : le devoir de charité.

L'enseignement théorique était dispensé au domicile du maître, tandis que l'enseignement pratique se faisait au lit du malade. Dans les premiers temps, le chef des médecins pouvait seul accorder l'autorisation d'exercer. Dès 923, un diplôme est créé, l'*idjuza*, et les connaissances des médecins étaient contrôlées par un *muhtasib*.

### ***La pharmacopée arabe***

La préparation des médicaments faisait l'objet d'études approfondies. Al-Kindi (796-873), philosophe aristotélien, a laissé un traité de pharmacopée, l'*Agrabadhin* (l'Antidotaire). Il y reprend des connaissances anciennes dont certaines remontent aux Sumériens et aux Akkadiens ; mais, curieusement, il parle peu du *De materia medica* de Dioscoride, pourtant la référence en la matière.

Né à Malaga en 1197 et mort à Damas en 1248, Ibn al-Baytar est considéré comme le plus éminent pharmacologue depuis Dioscoride. Son ouvrage majeur – *al-Jamii li Mufradat al-Adwiya wal Aghdhia* (Recueil des remèdes et aliments simples) – est une compilation des œuvres grecques et arabes enrichie de son expérience personnelle acquise lors de ses voyages en Afrique, en Grèce, en Syrie et en Égypte où il était inspecteur des herboristes du Caire. Il répertorie 1 400 plantes, dont 300 n'avaient jamais été décrites auparavant. Ce livre fondamental est considéré comme l'un des plus complets que les Arabes nous aient laissés dans le domaine médical.

### ***L'anatomie***

Rien dans le Coran n'interdisait la dissection de cadavres humains, mais cette pratique demeurait un tabou culturel et les califes n'y étaient pas favorables. On ne peut toutefois exclure la pratique de dissections clandestines, en plus des dissections animales et de l'étude des squelettes humains découverts dans

les charniers. Dans ce contexte, l'anatomie descriptive reste peu étudiée par les auteurs arabes, à l'exception d'Abu Muhammad Abd al-Latif (Bagdad, 1161-1231), qui corrige l'erreur du maxillaire inférieure citée plus haut : « Avec tout le respect à Galien, l'œil est plus sûr que l'oreille ou le récit rapporté. Nous avons vu de nos propres yeux aux cimetières du Caire des milliers de mâchoires faites d'une seule pièce. »

Les livres de médecine comportaient souvent des chapitres consacrés à l'anatomie de source galénique, mais sans illustration. On trouve cependant des dessins d'anatomie avec des personnages en position accroupie dans l'ouvrage d'Ibn Ilyas qui date de la période tardive (1396).



*L'ouvrage d'IBN ILYAS (1396)*

## **La transmission de la science grecque au monde arabe**

Avicenne distingue deux étapes dans l'histoire de la médecine arabe. La période de la traduction des livres grecs en arabe et celle des écoles de médecine proprement dites, qui développèrent des connaissances médicales nouvelles.

### ***Les mouvements de traduction***

Le mouvement de traduction de la médecine grecque en arabe est l'une des plus vastes entreprises de transmission du savoir dans l'histoire de la circulation des idées. Les califes ont très rapidement mesuré la supériorité de la médecine grecque pratiquée à leur époque par les Syriens et ont conduit une politique d'acquisition des livres grecs. Les livres provenaient de deux sources : de



Byzance et des bibliothèques situées sur les territoires conquis par les Arabes. L'exemple donné par les califes a été suivi par de nombreux mécènes privés qui parrainèrent à titre personnel la recherche de manuscrits et leur traduction en arabe, et par des savants, pour les besoins de leurs propres travaux.

L'acquisition des livres se traitait au sommet de l'État et le calife lui-même s'adressait directement à l'empereur byzantin pour les obtenir : « Ibn al-Ma'moun entra en relation avec les empereurs de Byzance, leur fit de riches présents et les pria de lui faire don des livres de philosophie qu'ils avaient en leur possession. Ces empereurs lui envoyèrent les ouvrages de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Ptolémée<sup>38</sup>. » Un autre témoignage le confirme : « Ibn al-Ma'moun écrivit un jour à l'empereur byzantin pour lui demander l'autorisation d'importer une collection d'ouvrages anciens choisis dans les dépôts conservés à Byzance. Après avoir hésité, celui-ci finit par y consentir. Un groupe de savants fut nommé. Il comprenait al-Haggag Ibn Yusuf Ibn Matar, Yahia Ibn al-Batriq, le directeur de la Maison de la Sagesse, Salman, et d'autres. Cette délégation fit un choix d'ouvrages parmi ceux qu'elle trouva et les emporta, avec elle<sup>39</sup>... »

Une chronique de l'époque décrit l'empressement des Byzantins à se débarrasser des livres d'Aristote : « L'empereur de Byzance, confus de ne pas savoir où trouver les livres philosophiques d'Aristote réclamés par Ibn al-Ma'moun, se mit à les faire rechercher. Un moine appartenant à un couvent situé loin de Constantinople lui indiqua le lieu où, sous Constantin, fils d'Hélène – au moment où le christianisme fut proclamé religion d'État –, furent déposés les ouvrages philosophiques et gardés sous des clés innombrables. Ayant demandé si, en ouvrant le dépôt et en envoyant les livres, l'empereur ne commettait pas un péché, le moine répondit que c'était au contraire une action digne de récompense, car les sciences anciennes sapent les fondements de la croyance religieuse. On ouvrit donc le dépôt où l'on trouva un grand nombre de livres. On en expédia, sans faire le choix, la charge de cinq chameaux<sup>40</sup>... »

Une autre anecdote confirme la méfiance des Byzantins envers la rationalité et la science hellènes pour le plus grand bénéfice des Arabes : « Quand

---

38. Youssef Eche, *Les Bibliothèques arabes, publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte au Moyen Age*, Damas, Institut français de Damas, 1967, p. 28.

39. Ibn Abi Usaybia, *Uyun al-Anba' fi Tabaqât al-Atibba*, op. cit., tome II, p. 143.

40. Youssef Eche, *Les Bibliothèques arabes, publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte au Moyen Age*, op. cit., p. 30.

Ibn al-Ma'moun conclut une trêve avec le gouverneur de Chypre, il envoya lui demander des livres helléniques, réunis dans une pièce soustraite, dit-on aux regards. Le maître de Chypre convoqua un conseil composé de son entourage et des gens avisés de sa province ; il leur demanda conseil au sujet de l'expédition de cette collection à Ibn al-Ma'moun.

Tous conseillèrent de ne pas l'accorder à l'exception unique d'un prêtre qui dit : il est de bon aloi de hâter cette expédition, car les sciences rationnelles ne s'établissent pas dans un pays à institutions religieuses sans le corrompre et semer la discorde entre savants. Gagné à cette opinion, le gouverneur expédia la collection à Ibn al-Ma'moun qui se réjouit de la posséder<sup>41</sup> ».

Aristote produisit dans l'Islam l'effet escompté. Les prédictions du moine byzantin et du prêtre chypriote se virent confirmées par l'introduction de la rationalité en terre d'Islam. Ce mouvement de traduction permit aux Arabes de rassembler les œuvres philosophiques et scientifiques grecques, en laissant de côté la tragédie car Eschyle, Euripide et Sophocle n'ont jamais intéressé les Arabes.

Si les livres sont majoritairement grecs, un grand nombre de savants étaient perses ou syriaques. On peut dire que la science arabe a ainsi réalisé la synthèse entre la culture helléniste et les cultures perse et syriaque.

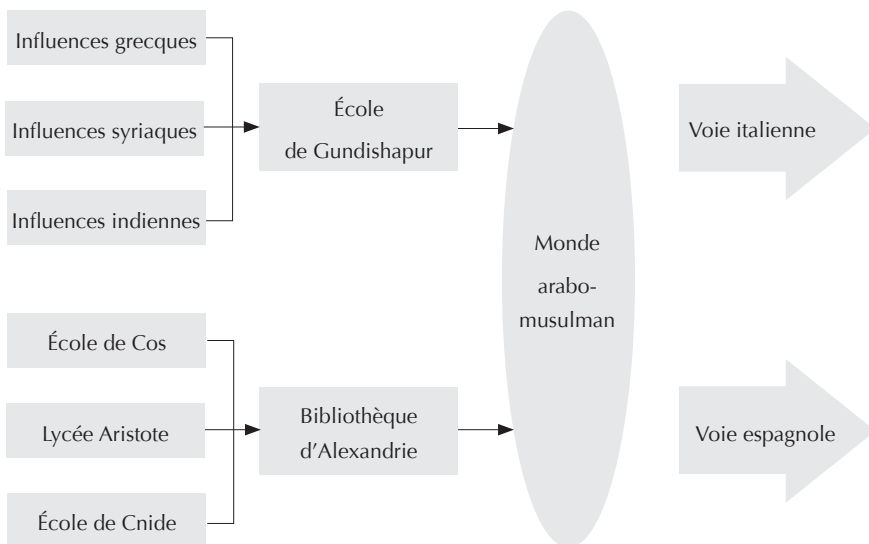
### ***La Maison de la Sagesse***

La Maison de la Sagesse (Bayt al-hikma) n'a pas toujours été décrite avec l'objectivité nécessaire. Selon certains auteurs, elle ressemblait à une académie des sciences sur le modèle du Musée et de la Bibliothèque d'Alexandrie, comportant l'équivalent de nos centres de recherche et abritant l'essentiel du mouvement de traduction.

Cependant, Dimitri Gutas, professeur à l'université de Yale, a récemment démontré que ces affirmations étaient hasardeuses, compte tenu de la pauvreté des sources dont nous disposons. Selon lui, le plus probable est que le Bayt al-hikma (Maison de la Sagesse) était une bibliothèque accueillant des savants et non une académie d'enseignement des sciences et un centre de traduction.

---

41. *Ibid.*, p. 29 ; et el-Abbadi Mostafa, *Vie et destin de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie*, op. cit., p. 183, citant Ibn Nubat.



### **Les médecins traducteurs**

C'est aux Syriaques, très imprégnés de culture hellénique et familiarisés avec le savoir grec, que l'on doit les principales traductions.

Alors que leur territoire était déjà occupé par les Perses et les Byzantins, les Syriaques ont accueilli dans l'indifférence l'invasion arabe. C'est souvent dans l'indifférence que se trament les grandes tragédies. Les Syriaques ne pouvaient imaginer que le changement d'Empire marquerait le début du processus qui finirait par les balayer de l'histoire, que leur langue, le syriaque, serait remplacée par l'arabe ; leur religion, le christianisme, détrônée par l'islam ; leur culture réduite à une langue liturgique.

Les médecins syriaques ont été rapidement repérés pour leurs compétences par les califes et dotés d'une place privilégiée à la cour. Leur renommée auprès de la population était telle qu'on rapporte l'histoire d'un médecin arabe de Bagdad qui se plaignait de ne pas trouver de patients, car son accent prouvait qu'il n'était pas originaire de Gundishapur, cité d'où provenait la majorité des médecins syriaques.

Ces médecins sont aussi philosophes comme l'atteste leur nom *hakim*, qui signifie « sage ». Leurs ouvrages mêlent les consignes médicales à des maximes d'hygiène, de morale et de philosophie, dans la continuité de la médecine grecque. *Que le bon médecin est un philosophe*, de Galien, a d'ailleurs été traduit par Hunain Ibn Isaac.

Les médecins syriaques participent intensément à la vie intellectuelle. Ils bénéficient des fameuses largesses des princes arabes, connaissent la gloire, la fortune et l'intimité avec le pouvoir. Avec eux débute la deuxième chaîne du savoir.

En 765, le calife al-Mansur fait venir à Bagdad le syriaque Jurgis (Georges) Bakhtishu, médecin réputé et directeur de l'hôpital et de l'école de médecine de Gundishapur. Issu d'une famille chrétienne nestorienne de médecins, cet homme déjà âgé s'exécute à contrecœur sur l'ordre du calife, laissant sur place sa famille. Il soigne al-Mansur de sa dyspepsie et reçoit en récompense un don de dix mille dinars d'or. Le calife lui demande aussi de traduire un certain nombre d'ouvrages médicaux. Trois ans plus tard, se sentant proche de la fin, il sollicite du calife la permission de rentrer mourir chez lui. Le calife l'invite à se faire musulman pour gagner le paradis et Bakhtishu lui répondit : « Je préfère mourir dans la religion de mes pères et là où ils sont, c'est là que je veux être, que ce soit au paradis ou en enfer <sup>42</sup>. » Ce qui fait rire le calife qui le laisse partir.

Le séjour de Jurgis à Bagdad marque une rupture dans la destinée de sa famille. Les Bakhtishu, érudits de Gundishapur, courbés sur leurs livres et dispensant leurs soins aux pauvres, cédèrent la place à une dynastie de riches et puissants médecins de cour, installés à Bagdad au service des souverains arabes, dont une quinzaine de membres furent célèbres jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle.

Le plus illustre d'entre eux est le petit-fils de Jurgis Bakhtishu, Jobril (Gabriel) mort en 828, qui a été pendant vingt-trois ans le principal médecin du calife des *Mille et Une nuits*, Haroun al-Rachid (766-809). Jobril a amassé une fortune colossale. Quand on lui reprochait de trop payer son médecin, Haroun al-Rachid rétorquait : « Le sort de l'Empire dépend du mien et le mien de Jobril. »

Comme les Bakhtishu, la famille nestorienne des Massawaih a quitté Gundishapur pour s'installer dans la nouvelle capitale Bagdad. Le père, abu Yuhanna al-Massawaih, a été un célèbre ophtalmologiste. Son fils, Yuhanna Massawaih (777-857), connu plus tard en Occident sous le nom de Jean Mesué, s'est illustré par ses traductions. Son recueil de sentences médicales, *al-Nawadir al-Tibiya*, sera diffusé en Europe pendant tout le Moyen-Âge.

Le calife Haroun al-Rachid confie à Yuhanna Massawaih le soin de traduire les livres grecs rapportés de ses guerres en Asie Mineure et le nomme chef d'une équipe de traducteurs. Al-Ma'moun le charge d'un voyage à Byzance où, avec d'autres lettrés, il devait récupérer des manuscrits grecs. Il s'attaque lui-même

---

42. Ibn Abi Usaybia, *Uyun al-Anba' fi Tabaqât al-Atibba*, op. cit., p. 40.

aux œuvres de Galien, notamment aux « seize livres ». Il enseigne la médecine et la philosophie en syriaque. Connu pour sa désinvolture à l'égard des hommes de religion, il avait épousé quatre femmes, à la manière musulmane. Quand le *catholicos* lui envoie une délégation lui rappeler que le Christ n'en avait autorisé qu'une, il fait répondre que le Christ n'avait autorisé à ses apôtres qu'une seule robe, alors que le patriarche en possédait vingt.

Son élève, Hunayn Ibn Ishaq (808-873), lui aussi médecin et traducteur, sera plus tard connu en Europe latine sous le nom de Johannitius. Il a été le principal acteur de la transmission de l'héritage grec aux Arabes. « Dans l'ensemble, résume un biographe du Moyen-Âge, tous les ouvrages médicaux en circulation sont des traductions de Hunayn ou révisés par lui [...] La clarté de ce traducteur, sa précision et sa profonde intelligence du système de Galien en font des ouvrages très recherchés<sup>43</sup>. »

Né dans une famille chrétienne nestorienne à al-Hira, au sud de l'Irak actuel, Hunayn avait deux langues maternelles, l'arabe et le syriaque, mais très tôt il apprend le grec et le persan. Après ses études médicales à Gundishapur, et désireux de se perfectionner en médecine, il fréquente la très réputée école de Yuhana Ibn Massawaih à Bagdad. Son biographe al-Qifti rapporte que cette période s'est terminée par un conflit avec son maître : « C'était [Hunayn] un chrétien de Hira, avide de s'instruire. Un jour son maître Ibn Massawaih, à qui il posait trop de questions, s'écria : mais qu'est-ce que les gens de Hira ont à voir avec la médecine ? et le chassa<sup>44</sup>. » Humilié, en larmes, il disparut pendant deux ans, qu'il semble avoir consacrés à l'étude du grec. À son retour à Bagdad, il termine ses études de médecine et se réconcilie avec Ibn Massawaih. La réaction d'Ibn Massawaih s'explique par le fait que les gens de Hira étaient des banquiers et des commerçants. Les médecins de Gundishapur les tenaient en profond mépris et voyaient d'un mauvais œil leurs enfants entrer dans la profession médicale.

Dès son installation à Bagdad, la réputation de Hunayn lui vaut d'être repéré par le calife al-Ma'moun, qui fait appel à ses soins et le nomme chef des médecins de la ville. Il l'envoie aussi récupérer des manuscrits grecs à Byzance. À son retour, Hunayn fonde un atelier de traduction avec son fils et son neveu. Il travaille alors sur commande pour des mécènes ou le calife lui-même. Hunayn

---

43. Mostafa el-Abbadi, *Vie et destin de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie*, op. cit., p. 185 ; d'après Ibn Abi-Usaybia, I, 188-9.

44. *Ibid.*, p. 139.